

## **QUAND LES FEMMES SONT VICTIMES FATALES DE RELATIONS AMOUREUSES OPPRESSIVES ET D'EXPLOITATION**

**Véronique Durand**

Possui Mestrado em Língua, literatura e civilização estrangeiras - Université de Rennes II (1985), Mestrado em Etnologia - Université Paris 7 (1987). D.E.A do Institut des Hautes Etudes sur l'Amérique Latine e Doutorado em Estudo das sociedades latino americanas - Université Sorbonne Nouvelle - Paris 3 (1993). Autora e pesquisadora internacional no campo da antropologia e violência contra mulheres.

## RESUMO

As mulheres são as principais vítimas da violência doméstica e conjugal. Essa condição revela tanto sua vulnerabilidade como a necessidade de reunir proteções que mudem os rumos do risco e reduzam as cifras do feminicídio. Muitas vezes o machismo se confunde com a submissão amorosa ou o medo de perder a união e o meio de subsistência. O artigo apresenta os dados dessa realidade, a partir do trabalho internacional da autora.

**Palavras-chave:** violência doméstica; feminicídio; Lei Maria da Penha; machismo; violência conjugal.

## ABSTRACT

Women are the main victims of domestic and marital violence. This condition reveals both its vulnerability and the need to gather protections that change the direction of risk and reduce femicide figures. Often machismo is confused with loving submission or fear of losing unity and subsistence means. The article presents the data of this reality, based on the author's international work.

**Keywords:** domestic violence; femicide; Maria da Penha Law; male chauvinism; marital violence.

## RESUMEN

Las mujeres son las principales víctimas de violencia doméstica y matrimonial. Esta condición revela tanto su vulnerabilidad como la necesidad de recopilar protecciones que cambian la dirección del riesgo y reducen las cifras de femicidas. A menudo, el machismo está confundido con la sumisión amorosa o el miedo a perder la unidad y los medios de subsistencia. El artículo presenta los datos de esta realidad, basados en el trabajo internacional del autor.

**Palabras clave:** violencia doméstica; femicidio; Ley de Maria da Penha; chovinismo masculino; violencia matrimonial.

## RÉSUMÉ

Les femmes sont les principales victimes de la violence domestique et conjugale. Cette condition révèle à la fois sa vulnérabilité et la nécessité de rassembler des protections qui modifient la direction du risque et réduisent les chiffres de fémicide. Souvent, le machisme est confondu avec une soumission aimante ou une peur de perdre l'unité et les moyens de subsistance. L'article présente les données de cette réalité, sur la base des travaux internationaux de l'auteur.

**Mots-clés:** violence domestique; fémicide; Maria da Penha Law; machisme; violence conjugale.

La problématique des violences domestiques vient de la difficulté à les appréhender. Dans la mesure où le phénomène est multifactoriel, il nous faut le comprendre dans sa globalité. Comprendre la violence domestique et familiale contre les femmes est un exercice difficile pour moi. Cela signifie qu'un père qui pratique des violences contre sa fille ou sa belle-fille ou l'épouse de son fils sera jugé dans le contexte de la loi Maria da Penha au Brésil ; que le fils qui pratique des violences contre sa mère ou sa belle-mère également et, enfin, que le petit fils qui pratique des violences contre sa grand-mère entre également dans ce contexte de la loi Maria da Penha.

En France, nous parlons de violences conjugales, violences contre la compagne, la petite amie, l'ex-épouse c'est-à-dire dans le cadre de toute relation amoureuse et/ou intime.

Ma recherche a abordé la problématique de la violence entre conjoints, du couple. Fréquemment, lorsque nous accompagnons ces personnes, nous ne parlons que de la notion de violence. Il est cependant important de rappeler qu'il y a eu une rencontre, qu'il y a eu de l'amour, qu'il y a eu un couple.

Antérieure à la famille, mais composée de familles qui reproduisent sa hiérarchie, la cité grecque est divisée en trois catégories d'humains : l'homme, qui est le maître, l'époux et père ; la femme, qui est épouse et mère ; l'esclave qui est *la chose du maître* et qui n'existe pas politiquement. Supérieure à l'esclave et inférieure à l'homme, la femme est semblable à l'homme, c'est un être sexué et elle est différente car *plus proche de l'animalité*. Elle s'oppose à l'homme, considérée passive alors qu'il est actif ; c'est pourquoi on la considère alors comme un homme inversé, comme le montre la position de ses organes ; son utérus est équivalent à un pénis à l'envers.

Jusqu'au XVIIIème siècle, les femmes et les hommes étaient classés en fonction de leur niveau de perfection métaphysique. La souveraineté était toujours masculine, modèle d'origine divine. Le genre paraissait immuable, tout comme la hiérarchie du cosmos, ce qui explique ces notions d'ordre et de hiérarchie. A l'époque des lumières, le modèle de la différence sexuel-

le a été valorisé, plusieurs représentations étant liées aux découvertes de la biologie. De nouvelles philosophies naissent et s'affrontent.

Freud apportera ultérieurement sa théorie relative à la base sexuelle de l'organisation sociale des différences entre les femmes et les hommes. La famille eudipienne, monogame, nucléaire, restreinte, affective qu'il réinvente est héritière de trois cultures occidentales : grecque, par sa structure, juive et chrétienne de par les rôles attribués au père et à la mère.

Génitrice, compagne ou destructrice, la femme, selon Freud est toujours mère. Déesse de la vie, de l'amour, de la mort, la femme, de par ses attributions de mère, est exclue par Freud de la scène originelle de la mort du père, bien qu'elle en soit l'enjeu (FREUD, 1998).

L'histoire nous a montré comment, dans le même temps que le déclin du pouvoir du roi, se produit le déclin du père. Il y a un transfert de la chute du pouvoir divin vers la *maternalisation* de la famille. Les hommes perdent peu à peu la domination sur le corps des femmes. Par la réappropriation de tous les procédés de procréation (ou de non procréation), un pouvoir formidable leur est rendu à la fin du XXème siècle... Elles acquièrent alors la possibilité devenir mère -ou pas — dépassant ainsi la volonté des hommes ; ce qui amena un nouveau désordre familial consécutif à l'urgence d'une nouvelle forme d'abolition des différences et des générations.

En Occident, après la seconde guerre mondiale, les techniques médicales de régulation de la grossesse - D.I.U., pilule anticonceptionnelle et, postérieurement l'avortement- ont amené les femmes à conquérir des droits et des pouvoirs qui leur permettent d'inverser le cours de la domination masculine. Les femmes obtinrent ainsi le droit d'avoir ou pas des enfants, ou de décider d'avoir plusieurs enfants avec des pères différents et de les faire cohabiter dans le cadre de familles dites co-parentales, recomposées, bi-parentales, multiparentales, pluriparentales, homoparentales ou encore monoparentales. La famille, auparavant verticale est devenue horizontale, multiple, inventée par l'individualisme moderne. Elle apparaît comme une tribu insolite, qui fonctionne en réseaux.

Le mariage a perdu de sa sacralité. Il est devenu une des formes de conjugalité. Mais ces transformations familiales, la réduction des inégalités et l'augmentation de l'autonomie pour les femmes n'ont pas réglé le problème de la violence domestique. Au contraire, elle semble augmenter au fil du temps.

Aussi, dans ce contexte des années 2020, les transformations sociétales post covid et depuis début 2022, la situation de guerre aux portes de l'Europe qui semble vouloir s'intensifier, les individus, eux, semblent ne plus contrôler leur impatience et la colère explose dans diverses situations : dans les lieux publics (hôpitaux, services sociaux, écoles, universités), dans la rue, sur les routes et dans l'espace privé.

Aussi, il est légitime de se demander qui est cet homme qui se permet d'agresser l'autre, sans être sensible à sa douleur, cet autre étant sa compagne, la personne qui lui est la plus proche ? Agresser et aimer ? Est-ce possible ? La réalisation de notre aspiration à aimer pourrait-elle se transformer en source de souffrance ? Comment cette souffrance arrive-t-elle à des malentendus, des discussions, des disputes ? Et comment celles-ci peuvent-elles se transformer en cris, insultes, coups, jusqu'à la mort ?

Avant de parler de violences domestiques, peut-être est-il important de rappeler ce qu'est un couple : ce sont deux personnes, deux individualités qui vivent ensemble -ou pas- et qui sont confrontées, chacune, à la réalité de l'autre ; ce qui est différent d'une image idéalisée, où les deux ne seraient qu'un. Un couple a un espace commun, des décisions à prendre en commun mais elles demeurent deux personnes libres qui ont le droit de s'aimer et de s'éloigner, d'être d'accord, d'être complices ; ou de s'opposer.

Finalement, qu'est-ce qu'un être humain peut apprendre de ces dérives de l'amour humain ? La passion elle-même, le désir de fusion, de la possession, la jalousie, la tentation de la domination... Il devient alors fondamental de comprendre les questions relatives aux modèles de la vie à deux pour mieux intégrer un modèle viable, à long terme, celui de l'équité, fait de respect, d'admiration, de moments de passion, d'autres de tendresse, celui qui fait au mieux sentir le goût de l'autre (COUTANCEAU, 2011, p. 8-9).

Selon Coutanceau, il existe deux types d'amour : à *l'amour-passion* succéderait *l'amour relation* (ou amour mature). Les « je t'aime » utilisés dans les deux cas seraient alors des sentiments différents. Dans le cas de la passion, les amants sont face à face, exaltés, insatiables ; alors que l'amour relation est désir d'estime et de respect réciproques. Il est tourné vers l'extérieur, agrémenté de moments intenses lors de ré-enccontres amoureuses et/ou sexuelles et des moments moins forts lorsqu'on va jusqu'à oublier que la séduction reste un des ferments du couple ; ce qui prévaut alors, c'est la complicité, l'amitié, la tendresse.

Si la majorité s'adapte à cette évolution, le passage de la passion à l'amour mature, qui implique une diminution de la première, est mal vécu par beaucoup d'entre nous. Ce que l'auteur nome la descente est liée à la déception, à l'angoisse lorsque l'exaltation de la passion disparaît (COUTANCEAU, 2011, p. 8-9).

Et l'émerveillement des premiers rendez-vous fait place à l'amertume et aux cicatrices car il s'agit souvent d'une décision unilatérale de l'un des deux protagonistes. La fin peut alors être tragique quand l'un ne supporte pas le départ de l'autre.

Coutanceau décrit quatre destins qui attendent les amoureux. Le premier et plus fréquent est le tissage progressif du sentiment amoureux avec la réalité. Les amants élaborent des projets communs, organisent une vie commune, s'insèrent dans un espace qui leur appartient et qu'ils construisent ; ils apprennent à se respecter et évoluent en direction d'un amour-relation, qui n'exclut pas la possibilité de moments d'une grande intensité.

Le second est l'intrusion de la violence lors de la phase de passion. Dans la plupart des cas, l'homme fragile, jaloux, impulsif ne parvient pas à accepter la décision de sa compagne lorsqu'elle souhaite sortir de la relation amoureuse ou, souffler un peu ou encore quitter la relation. La violence physique apparaît comme l'ultime solution face à une souffrance extrême, qu'il ne parvient pas à dire avec des mots, par le biais de la raison, par la supplique ou par les menaces.

Le troisième destin est le crime passionnel. Nous trouvons ici les ingrédients *habituels* :

Possessivité, jalousie mais, souvent, la relation s'est déjà installée dans le temps, elle a trouvé son rythme. La dimension particulière, dans ce cas est représentée par la personnalité dépendante de l'un des deux protagonistes. A cause de cette dépendance, l'homme retourne son agressivité contre la personne qu'il aime et plus encore lorsqu'il craint qu'elle ne le quitte.

La clé du crime passionnel est l'impossibilité d'imaginer la perte de l'être aimé. Fréquemment, il y a intention de tuer, parfois il existe une réelle préméditation. Ces crimes peuvent avoir lieu sans qu'il n'y ait eu de violence physique antérieure.

La quatrième issue pour la relation amoureuse est ce que nous appelons la violence conjugale ordinaire ou chronique ou répétitive. Dans ce cas, l'amour a probablement existé, la jalousie a été un de ses ferments mais, quand la violence s'installe, l'amour s'enfuit. Nous constatons ainsi la personnalité violente de l'homme, il s'agit souvent d'un tyran domestique et la dépendance affective et/ou matérielle de la femme. Cette violence est favorisée par des éléments culturels tels que le machisme, le sentiment de supériorité masculine, l'absence d'éducation, le sentiment de possession (COUTANCEAU, 2010, 2011, p. 75-76).

Afin de comprendre cette relation d'amour et de désamour, pour comprendre ce qui amène ces hommes à devenir agresseurs, j'ai engagé, il y a plusieurs années en arrière une recherche auprès de femmes migrantes (venant d'Algérie, du Maroc, de Turquie, du Portugal essentiellement) à Marseille — France. Puis j'ai été invitée à participer à d'autres projets, d'autres évaluations dans d'autres sociétés telles que l'Algérie, le Cambodge, l'Inde, le Bangladesh, en ce qui concerne les violences faites aux femmes. J'avais entamé des recherches à Recife auprès des femmes et j'ai décidé d'y retourner afin de continuer cette démarche et d'évaluer l'impact des aspects culturels et historiques du nord-est.

Cette dernière s'inscrit dans un contexte international et analyse l'influence de la culture sur les relations de genre, les comportements relatifs

aux relations entre femmes et hommes, les violences domestiques. Qu'est-ce qui est toléré, qu'est-ce qui est interdit ? L'approche de genre propose un angle d'approche en fonction de l'accueil et de l'accompagnement d'hommes auteurs de violences.

La recherche s'est déroulée entre 2014 et 2015, à la *Vara de Violências Domésticas* (Tribunal des Violences Domestiques) de Jaboatão dos Guararapes, au sein du Commissariat des femmes de la même ville et auprès du Secrétariat aux Droits des Femmes de l'Etat du Pernambouc. Le projet a été approuvé par le Comité d'Ethique de l'Université Fédérale du Pernambouc, le 04 aout 2014, sous le numéro 739.614, titre : « Accompagnement d'auteurs de violences conjugales ».

Le Tribunal de Violences Domestiques et Familiales de Jaboatão dos Guararapes a été inauguré le 19 décembre 2012. En 2013, on comptabilisait 5446 procès ; en 2014, 7249 procès et, en 2015, jusqu'au 16 avril, il en comptait 7781 ; c'est-à-dire qu'en moins de 4 mois, plus de procès ont été ouverts qu'au cours de l'année précédente dans son intégralité. Sur les 1781 procès traités en 2013, 1320 ont demandé et obtenu des Mesures Protectives d'Urgence.

La méthodologie a été quantitative et qualitative, avec utilisation de divers instruments :

- Quantitative - relative à la loi, au nombre de procès, aux mesures, à la prison, aux types et numéros d'infractions : questionnaires, lecture des procès, statistiques du Tribunal de violences domestiques de Jaboatão.
- Qualitative — relative à l'identité, aux masculinités, aux féminilités, à l'arrivée puis l'installation de la violence au sein du couple, au rôle de l'alcool, l'amour, le désamour, l'influence de la famille ; observation participante, entretiens ouverts individuels, groupes interactifs d'hommes et de femmes.

J'ai eu accès aux procès de 2013, ce qui m'a permis de faire une évaluation des violences et des plaintes les plus fréquentes. J'ai choisi de

façon totalement aléatoire quelques trente procès pour avoir une notion concrète des situations, des réponses de la Justice, des besoins des victimes et des difficultés des agresseurs.

J'ai assisté à une trentaine d'audiences, ce qui m'a permis d'observer les réactions des auteurs de violences, de la victime, des témoins, avoir un contact avec les avocats. J'ai eu la chance également d'accompagner le travail de l'équipe socioéducative, qui réunit les hommes et les femmes au moins une fois par mois, en organisant des groupes de réflexion et de responsabilisation, au-delà des entretiens individuels et des visites au domicile. J'ai participé à ces groupes de réflexion, interagissant tant avec les professionnelles qu'avec les femmes et / ou les hommes. Ces groupes suscitent des débats sur les thèmes des relations familiales, de la violence, du genre, de la diversité, des idées préconçues, de l'alcool et des drogues, de la prison, du respect et principalement de l'identité. Les violences faites aux femmes sont appréhendées en tant que phénomène ample, dans un contexte sociétal qui montre des aspects historiques, sociaux, culturels, religieux, sans oublier les circonstances présentes, actuelles, comme par exemple la situation familiale — et une éventuelle reproduction de la violence -, une possible crise sociale, économique et politique qui véhicule toujours du chômage, la désorganisation de l'espace de vie, des difficultés en tout genre.

La situation économique des hommes participant à ces rencontres, est de sous-emploi, de travail informel ; leur niveau d'instruction est basique, voire inexistant ; beaucoup savent compter, ils ne savent pas lire. Que signifie masculinité pour ces hommes ? Que signifie être femme ?

J'ai rencontré cinq hommes volontaires auteurs de violences et quatre femmes volontaires, victimes de violences conjugales. J'ai utilisé la méthode de l'histoire de vie.

L'expression *récit de vie* a été introduite en France il y a une trentaine d'années. Jusque-là, le terme consacré en Sciences Sociales était histoire de vie (life history). En sciences sociales, le *récit de vie* est le résultat d'une forme particulière d'entretien : l'entretien narratif. C'est un entretien durant lequel un(e) chercheur.e demande à une personne désignée comme sujet de

lui conter tout ou partie de son expérience de vie ; en accentuant un aspect de la vie sociale : activités et interactions par rapport à d'autres personnes, en fonction des objectifs à atteindre (BERTAUX, 2014, p. 10-11).

Lorsque j'interviewais des hommes, je tentais de les orienter vers l'histoire familiale, les relations affectives, les liens vis-à-vis des ex petites copines, de la compagne actuelle, la représentation de la femme — mère, sœur, épouse - ; de quels événements se souvenaient-ils de leur enfance, où, comment ? Comment se comportait leur père vis-à-vis de leur mère, des frères et sœurs, d'eux ?

## RENATO

(Tous les noms sont fictifs, de façon à préserver l'identité des personnes qui ont accepté de participer.)

*J'ai été élevé par ma grand-mère, dans un Etat du nord du Brésil, jusqu'à ce que j'ai 8 ans. Je suis venu vivre avec ma mère de huit à dix ans. A ce moment-là, je suis retourné dans le nord et, à 12 ans, à la demande de ma mère, je suis revenu à Recife.*

*C'est à ce moment-là que j'ai rencontré mon père. Ce père a dit que je n'étais pas son fils. J'étais un gamin ; j'ai beaucoup pleuré, je me suis senti méprisé, rejeté. Je me suis demandé pourquoi ma mère avait tant insisté pour me présenter ce père qui ne me reconnaissait pas, qui ne voulait pas de moi. Alors, on a fait un test de DNA, qui a prouvé la filiation. Je suis son fils. Mais ce jour-là a été le plus cruel, le plus difficile de toute ma vie. Le reste, tout ce qui a pu arriver après, ce n'est rien.*

*Ma mère l'a mis à la Justice pour qu'il paye une pension. Ça a servi à quoi ? Il ne m'aimait pas ; il ne voulait pas de moi... J'ai une sœur du côté de ma mère et une autre du côté de mon père. Le jour de mes 15 ans, mon père m'a apporté plein de vêtements de marque. Je n'en ai pas voulu, il faisait ça par obligation.*

*Quand j'ai eu 18 ans, mon père a arrêté de payer la pension. Je vois toujours mes sœurs, mais pas lui.*

Que s'est-il passé ? Pour quelle raison es-tu arrivé à ce Tribunal ?

*A 13 ans, j'ai commencé à fumer de l'herbe. A 15, j'ai découvert le crack.*

Où trouvais-tu l'argent ?

*J'ai commencé à travailler à 13 ans ; dans une entreprise qui m'a donné ma chance. Ils m'ont toujours donné du travail malgré mes problèmes avec la drogue.*

Ils savaient ?

*Tout le monde savait.*

*Je vivais chez ma grand-mère, que j'appelle Maman, qui est la personne que j'aime le plus au monde. C'est elle qui a appelé la police, mais je n'aurais jamais fait de mal à ma grand-mère.*

*Je devenais fou parce que j'avais besoin de drogue tous les jours et j'ai cassé des choses chez elle et j'en ai volé pour pouvoir avoir ma dose.*

Quelle était ta consommation quotidienne ?

*Je fumais 20 pipes de crack par jour. Trente les week-ends, quand je ne travaillais pas. De mes 18 ans à aujourd'hui, j'ai été interné deux fois ; j'ai essayé de me débarrasser de la drogue ; je n'y suis pas arrivé. Jusqu'à la prison.*

*Aujourd'hui, je pense à toutes ces choses que j'ai faites, tout ce qui est arrivé, j'ai fait de la peine à ma grand-mère, je suis allé en prison... Je ne veux même pas me rappeler comment c'est la prison. Beaucoup de souffrance, beaucoup de peurs ; on ne peut faire confiance à personne. Je ne peux même pas vous raconter.*

Comment est ta vie aujourd'hui ?

*J'ai une petite amie. Elle est enceinte de deux mois. On s'est rencontrés par téléphone, quand je suis allé à la prison pour la deuxième fois. C'est la cousine d'un collègue. On se parlait et puis quand je suis sorti, on s'est rencontrés rapidement. On est ensemble depuis trois mois. Sa mère me regarde de travers. Elle pense que je vais retourner à la drogue.*

Et toi, qu'en dis-tu ?

*Ma petite copine me soutient, mais parfois j'ai envie de reprendre du crack.*

*Mais je ne veux pas. Le crack a détruit ma vie. J'aimerais travailler avec des ex-utilisateurs de drogues, leur dire à quel point c'est nul.*

J'avais assisté à l'audience de ce garçon. Ça a été terrible et très tendu. Sa grand-mère, à genoux, pleurant, demandant en sanglotant de libérer son petit-fils, suppliant la juge. Lui, pleurant aussi, promettant à sa grand-mère d'abandonner la drogue. Ce jour-là, il a été relâché et l'assistante sociale a organisé son accompagnement, l'internement dans un centre pour personnes dépendante, où il est resté trois mois.

J'ai rencontré ce jeune homme à plusieurs reprises entre juin et septembre 2014. J'ai appris début 2015 qu'il avait été de nouveau emprisonné, pour des problèmes de comportements liés au crack.

## EDSON

*J'ai passé huit ans à construire notre maison. Au bout de 15 ans de mariage, elle a refusé toute relation sexuelle.*

*Là, j'ai rencontré une jeune-femme ; elle 25 et moi plus de 40. Notre histoire a duré trois, quatre ans.*

*Je continuais à améliorer la maison et à dormir dans le grenier, c'est à ce moment-là que j'ai rencontré une autre femme avec qui je suis jusqu'à aujourd'hui.*

*Je suis allée vivre hors de la maison avec mon fils de 17 ans pendant quelques mois (quand elle ne voulait plus de moi) puis je suis revenue habiter au grenier et elle (l'ex-femme) est restée en bas. Une fois, je l'ai vue rentrer à 1 :30 du matin. Elle m'a menti, en disant qu'elle avait trouvé du travail. Quand je suis allée à la boulangerie le lendemain, je l'ai vue entrer dans une maison et j'ai découvert qu'elle avait une histoire.*

Vous l'avez suivie ?

*Non, c'était par hasard. Mais j'étais en colère. Le soir, je suis sorti, j'ai bu de la vodka. Elle est rentrée à la maison à l'aube. Moi, ivre, révolté... Je l'ai attendue dans l'escalier. Heureusement que mon fils a vu mon état, avec un grand couteau à la main. Il a évité le pire. Mais quand elle est rentrée, elle a dit qu'elle voulait que j'aille en prison. Elle est allée porter plainte au Commissariat des femmes. Il a été décidé une mesure provisoire de 100 mètres minimum ; mais j'habitais au-dessus.*

*Alors, j'ai loué une autre maison et je me suis éloigné. Il y a un an, je suis allé chercher mon fils en moto et je l'ai croisée. Je lui ai demandé où était notre fils. Et là, elle est allée au Tribunal et a demandé à ce que je sois emprisonné ; elle a dit que je la menaçais et que je m'approchais d'elle. J'ai passé 5 mois de prison au Cotel (Centre d'Obseration et Tri qui précède la prison ou la libération).*

*Aujourd'hui, je vis avec ma compagne. J'ai des torts, je sais ; mais je ne suis pas le seul.*

*Et c'est injuste parce que je ne trouve pas de travail. Pour les riches, il y a toujours des arrangements, mais pour nous, ça ne marche jamais. On perd la maison, le travail, les enfants et on est plus pauvre qu'avant.*

*Mon ex a foutu ma vie en l'air. Ça fait presque un an que je viens ici au Tribunal pour participer à ces rencontres entre hommes. Où est la sentence ?*

**Comment est votre vie aujourd'hui ?**

*Pour l'instant, c'est un loyer qui me fait vivre, mais ce n'est pas suffisant. Ma mère est vivante mais je ne veux pas revenir chez elle, je lui ai déjà apporté beaucoup de problèmes.*

**Et le travail ?**

*Je dois travailler en tant que travailleur autonome car mon CPF (équivalent à notre numéro de sécurité sociale) est « sale » et je ne trouve plus de travail. (c'est-à-dire que son casier judiciaire n'est plus vierge).*

*Tout cela est injuste. J'ai beaucoup construit et elle, elle a détruit. J'ai ma part de responsabilité mais elle aussi. Mais pour la Justice, on dirait que je suis le seul fautif.*

**Vous avez passé cinq mois en prison. Comment ça se passe ?**

*Ça a été terrible. Il n'y a pas de lit. Je dormais par terre. Il faisait froid et humide. Certains ont la tuberculose. Et on est tous mélangés : violences conjugales, marginaux, assassins. Je suis indigné. Cette loi n'a été faite que pour les femmes. Si on se sépare, les enfants restent avec la mère et le père paye la pension ; le mariage c'est bon pour les femmes. La juge veut protéger les femmes. C'est une faille de la loi de ne pas vouloir entendre les hommes.*

*Alors, aujourd'hui, je suis loin de tout, de ma maison, de mon fils. Ça aurait été plus facile de se séparer et de rester amis. Pourquoi personne n'a voulu m'écouter ?*

Cet homme était plein de rancœur. Il est parvenu à reconnaître ses erreurs mais il estimait que ces erreurs devaient être partagées et qu'il aurait dû être entendu par la police.

Tous les hommes ont parlé du drame que représentait la prison dans leur vie. Ils ont raconté les conditions inhumaines, la peur, la faim, les maladies. Le sol était froid et humide, il n'y avait pas de lit ni de place suffisante pour dormir. Ils étaient menacés. Ils vivaient dans la crainte. Ils tentaient de ne pas parler aux autres. Mais quand les autres savaient qu'ils étaient là pour violences conjugales, ils se moquaient d'eux et leur disaient qu'il fallait se venger en sortant. Ils sortaient donc avec plus de haine encore que quand ils étaient arrivés.

Une autre difficulté à laquelle ces hommes sont confrontés est l'accès à un travail formel. Ils sont obligés de travailler dans un cadre informel ou ils doivent créer leur propre entreprise, dans la mesure où quand un employeur apprend que cet homme a été condamné, il ne signe pas le contrat.

Aborder les relations de genre avec eux n'est pas une tâche facile. Ils ont encore un modèle symbolique ancien, archaïque et se sentent dans l'obligation de le reproduire. A partir des entretiens, j'ai pu réécrire avec eux leur histoire de vie, les amener à réfléchir sur les événements, sur la reproduction du vécu dans l'enfance dans leur réalité d'aujourd'hui, avec leur compagne. (Les précurseurs de la méthodologie appelée *Histoire de vie* sont les sociologues de l'Ecole de Chicago. Il s'agit d'une méthode de recherche en sciences sociales. Ethnologues et anthropologues sont les premiers à avoir eu recours à cette méthode. Les sociologues de l'Ecole de Chicago, pendant les années 1920, ont utilisé les histoires de vie pour comprendre les processus lors des phénomènes de migration, délinquance, déviances comportementales. La méthode privilégie l'histoire de vie pour décrire les conditions d'existence de femmes et d'hommes dans une culture spécifique à un moment T de leur propre histoire. J'ai

été marquée par le merveilleux livre de Oscar Lewis *Les enfants de Sanchez*, où l'auteur interviewe tous les membres d'une famille afin d'avoir une lecture générale au sujet de la famille, des migrations, de la communauté, de l'intégration... grâce à l'interprétation de chacun. Vincent de Gaulejac (2012) a proposé des ateliers d'histoire de vie à de nombreux acteurs sociaux et professionnels de la santé. Il parle d'un travail d'implication personnelle, qu'il situe à l'intersection du psychique et du social. Il qualifie cette approche de sociologie clinique. Sociologie clinique parce que ce travail s'appuie sur des conditions sociales, historiques, économiques qui contribuent au maintien de l'économie psychique d'un sujet). Il est fondamental pour une personne de pouvoir s'exprimer, dire les événements. Dire la violence subie est le début de la prise de conscience de la réalité vécue d'hier et d'aujourd'hui. Parler de la violence acquise — dans l'enfance — et de la violence imposée à l'autre à l'âge adulte est le premier pas pour reconnaître les faits et comprendre que, *oui, j'ai été auteur de violences*. Le second pas sera le changement. La communication ou l'absence de communication est un élément fondamental dans toutes les situations de violences.

Les interviews avec les femmes visaient également à questionner le lien affectif, amoureux, actuel et dans l'enfance.

## DENISE

Denise a rencontré son compagnon environ 18 ans plus tôt. Elle avait 17 ans.

*Ma mère était contre, alors on ne s'est pas mis ensemble. Il s'est marié et a eu deux enfants. Je me suis aussi mariée et j'ai eu deux enfants. Mais mon mariage n'a pas fonctionné et je me suis séparée. Quand il a appris ma séparation, il est venu me voir. Ma mère était toujours contre, elle ne voulait pas ; elle disait que ça ne marcherait pas.*

*Il est le seul homme que j'ai aimé Il disait que j'étais la femme de sa vie.*

*Ma mère avait raison. Les problèmes ont commencé avec l'alcool, les violences et les problèmes avec ses fils qui me provoquaient tout le temps. La mère de ses deux garçons faisait du chantage ; elle leur demandait de m'embêter, de ne pas me laisser tranquille, principalement par rapport à leur père.*

Par exemple, que faisaient-ils ?

*Ils se plaignaient de ma cuisine. Ils demandaient d'autres choses à manger. Leur père exigeait que je le fasse. Ils arrivaient sans vêtement de rechange. Il fallait en acheter d'autres. Ils ne rangeaient rien ; la salle de bain était un champ de bataille...*

*Le 28 janvier 2..., père et fils ont tout cassé chez moi. Le fils a commencé à s'en prendre à moi, se plaindre, dire que je ne le traitais pas bien. Son père le défendait. Je ne sais pas qui a commencé à casser un verre, puis ça a été de la vaisselle, jusqu'à ce que j'appelle la police.*

*Nous sommes allés au Commissariat et il a été arrêté en flagrant délit. Il est allé au COTEL où il a passé onze jours. Quand il est sorti, il est allé chez sa mère. Nous avons passé deux mois sans nous parler, nous voir. Rien.*

C'est lui qui est revenu vers vous ?

*Oui, et il n'avait pas changé. Il m'a demandé : « Pourquoi tu m'as fait ça » ? Je me sentais mal, coupable.*

*Après six mois environ, il m'a téléphoné et a essayé de me reconquérir. Je l'aimais mais j'hésitais. Un jour, il a bu à nouveau et il a fait beaucoup de bruit. Je me suis enfermée en le laissant dehors. On a commencé à fonctionner comme ça : quand on commençait à discuter, un de deux partait.*

Comment avez-vous réglé le conflit avec ses enfants ?

*L'aîné ne rentre plus chez moi. Le cadet (il a 8 ans) dit que sa mère leur avait dit de m'embêter. Mais il est tranquille et il n'aime pas les cris.*

Vous travaillez ?

*Je travaille pour une administration de Jaboaão. Heureusement, parce que notre situation financière est compliquée. Nous avons 4 enfants à élever, celui de*

*20 ans a déjà un bébé.*

*Je voudrais tellement que Dieu nous bénisse. Être seule, ce n'est pas drôle. Je veux continuer à vivre avec lui. Il ne boit plus. Il ne sort que le dimanche pour jouer avec ses amis.*

*Quels sont vos sentiments aujourd'hui ?*

*Avant, je faisais tout pour lui. Quand il arrivait, je prenais soin de lui, je préparais ce qu'il aimait manger, je faisais tout. Aujourd'hui, c'est terminé.*

*Je me plains quand il ne m'aide pas. Le quotidien use. Il faut tout partager, le bon, le désagréable et le mauvais. Il dit que quand il recommencera à travailler il se rapprochera de Dieu. C'est tellement juste notre budget que l'on ne peut rien acheter. Aujourd'hui, je suis plus tranquille mais je ne suis pas heureuse. Je voyais un prince... Aujourd'hui, je ne laisse aucune chance à la violence. Je veux la paix.*

*Les filles [Elle fait référence à la psychologue et à l'assistante sociale] m'ont beaucoup aidée. Elles m'ont aidée à comprendre la situation. Aujourd'hui, il est plus facile de vivre avec ma famille qu'avec la sienne. Sa mère me reproche encore de l'avoir envoyé en prison (au COTEL).*

*Que diriez-vous aux femmes ? Quel message aimeriez-vous transmettre ?*

*Pour aider les femmes, je leur dirai de d'abord penser à elles, à ce qu'elles ressentent, à ce qu'elles aiment, organiser leurs vies. Ne pas penser à eux. Qu'ils se débrouillent. J'ai eu peur, très peur ; j'ai été dévastée par son attitude et par sa famille. La différence, c'est qu'aujourd'hui, je pense d'abord à moi puis à lui. Et c'est ce qu'il ressent aussi.*

*Le dimanche, je sors avec mes enfants, je vais chez des amies, des fois à la piscine. S'il veut venir c'est bien, sinon, j'y vais seule. J'espérais pouvoir vieillir auprès de lui. Aujourd'hui, je ne sais plus. Je ne suis plus dépendante.*

*Je pourrais conter de nombreuses histoires de femmes. Ce qui est important, c'est de noter que, au fond, elles voulaient continuer la relation, elles voulaient garder cet homme auprès d'elles. Mais elles ne veulent plus de la violence. Elles veulent vivre. En paix.*

Un autre élément réside dans la culpabilité. Elles sont victimes mais veulent quand même comprendre ce qu'elles ont raté pour que la violence soit apparue.

*Je ne savais plus quoi faire. Il n'y avait plus rien à faire. Tout était cassé. J'avais tout cassé. Je ne voulais plus la regarder ni qu'elle me regarde. Je ne sais pas pourquoi je la blesse, je fais mal à la personne que j'aime le plus au monde. Mais on ne peut pas continuer comme ça. [Elle fait référence à la psychologue et à l'assistante sociale].*

Ce garçon était conscient de sa problématique et demandait de l'aide. Sa honte résidait dans le fait de ne pas parvenir à se contrôler. Le couple s'était éloigné, la jeune-femme vivait seule, souhaitait le voir mais n'acceptait pas de relations sexuelles.

Ce qu'il n'a pas dit, c'est la honte en tant que victime, enfant. Ce garçon a subi des violences sexuelles. Il a appris que *sexualité égale souffrance*. Comme la plupart des victimes de violences physiques, sexuelles, psychologiques, il s'est enfermé dans le silence, n'en a rien dit, honteux et reproduisait la même sexualité avec sa compagne.

Comment extérioriser la honte ? L'important serait d'inverser le sentiment de honte, que la violence humiliante soit nommée, désignée et condamnée pour que la culpabilité aussi soit reconnue et que la victime parvienne à sortir de la confusion et de l'inhibition.

*La honte doit changer de camp* a été une campagne française contre les violences sexuelles.

L'importance réelle et symbolique de l'audience pour la victime a deux effets majeurs :

*Elle permet de sortir du silence, du repli sur soi, de la dissimulation et des faux semblants qui favorisent l'intériorisation du sentiment de honte. Il permet de témoigner devant une instance symbolique qui représente la loi et peut indiquer sans ambiguïté où se situent le bien et le mal, où sont les respon-*

*sabilités de chacun. Il désigne clairement l'acte honteux. En condamnant son auteur, il permet à la victime de sortir de la confusion.* (GAULEJAC, 2008, p. 279).

Au Tribunal, 16 questionnaires ont été remplis. Pour ces hommes, qui ont l'obligation de venir une fois par mois, la juge détermine le temps et la fréquence pour chacun d'entre eux. L'âge moyen de ces hommes est de 35 ans.

## ÊTRE HOMME : MASCLINITÉS

L'anthropologue rencontre, dans d'autres sociétés, divers modèles de masculinités et de féminités. Ainsi, Heritier (2012) décrit le modèle *Sam-bia*, en Nouvelle Guinée (HERITIER, 1996, p. 200) : on ne naît pas homme, on le devient.

On croit que le sperme ne s'auto produit pas. Les hommes vivent avec la préoccupation constante de le perdre. Aussi, à partir de sept ans, le garçon entre dans la maison des Hommes et sera inséminé, régulièrement, par fellation, par les oncles (maris des sœurs et des cousines du père) et après par des adolescents et des jeunes pas encore mariés. L'ordre par tranche d'âge doit être respecté. Les plus vieux inséminent les plus jeunes. On évite tout lien psychique et/ou affectif. Quand il se marie, l'homme doit être exclusivement hétérosexuel.

Alors que la féminité est considérée innée, la masculinité se doit d'être construite, le sperme doit être donné aux jeunes pour qu'ils puissent eux-mêmes procréer. Il ne naît pas *mâle*.

Je pourrais donner d'autres exemples pour montrer que, bien que pensés par les hommes et les femmes, le genre, le sexe, sa détermination, l'adaptation de l'individu ne sont pas que liés à l'ordre naturel des choses. Ils ont aussi à voir avec le symbolique, avec la mythologie, avec les croyances, avec la construction sociale.

Connell (2000) parle d'un moment ethnographique dans les études sur les masculinités ; il explique que la variété des sujets et des contextes

sociaux demandent des recherches diversifiées. L'empirique, en un espace défini, dans une époque particulière et dans un milieu déterminé, fait la richesse de ces recherches, montrant une masculinité plurielle, hiérarchique et hégémonique.

En sociologie et anthropologie des sexes, masculinité et féminité désignent les caractéristiques et les qualités attribuées socialement et culturellement aux hommes et aux femmes. Masculinité et féminité existent et se définissent dans et par leur relation (CONNELL, 2000).

Nous allons donc essayer de comprendre ce que signifie être homme dans une de ces communautés. Pour être considéré viril, l'homme doit posséder des caractéristiques sociales qui lui sont attribuées par le modèle hégémonique : la force, le courage, la capacité à se battre, le « droit à la violence », l'honneur, le pouvoir, la puissance sexuelle. Cette virilité est enseignée et imposée aux jeunes par le groupe des hommes durant la socialisation.

Tous les hommes affirment que les femmes exigent d'eux qu'ils subviennent aux besoins du foyer, payer les notes, le loyer, faire le supermarché ; ce sont les attributions qui reviennent aux hommes et s'ils ne les font pas, ils sont minables. Une majorité ne veut pas que la femme aille travailler ; situation insoluble quand on connaît la situation du marché de l'emploi. En effet, pour la population adulte non instruite, la réalité est autre : ce sont les femmes qui trouvent du travail beaucoup plus facilement que les hommes, principalement dans le secteur des activités domestiques, en tant qu'employée domestique, garde d'enfants, cuisinière, femme de ménage... Mais aussi comme vendeuse ambulante, dans la rue, ou vendeuse dans un magasin, dans un supermarché. Aucun diplôme n'est demandé. Souvent un avis favorable de la part d'une voisine ou d'une collègue est suffisant. Elles assument ainsi une activité qu'elles savent faire, malgré des semaines longues. Les plus jeunes rejettent ce type de travail, se disant prêtes à travailler, *sauf dans des maisons de famille, chez les autres.*

Pour les hommes sans instruction quelles sont les possibilités de travail ? La plupart travaille dans le bâtiment, peintre, jardinier... Et les emplois ont commencé à disparaître : *je n'ai pas de diplôme, je ne sais pas lire...*

*pour être embauché dans une de ces boîtes, il faut passer des tests, je n'ai aucune chance. Et en dehors de ça, ici, on ne trouve plus rien.*

Ils dépendent alors de leur compagne, du maigre salaire qu'elle rapporte à la maison. Le fait que la femme assume le rôle de l'homme en termes de revenus provoque un réel mal-être chez les hommes, ce qui, souvent, les amène à boire, à devenir violent, voire abandonner la famille dans la mesure où ils ne parviennent pas à assumer le rôle que la société leur a assigné. L'homme se sent inutile alors que la femme est surchargée : en plus des activités domestiques, elle assume l'aspect économique du groupe familial.

Cette discussion nous ramène à la culture de la pauvreté, selon les termes d'Oscar Lewis (1961) et à la définition du mâle, selon Sidney Chalhoub (Trabalho, lar e botequim) :

*Le machisme serait un code qui régule la dramatisation et la ritualisation des conflits entre hommes pauvres, permettant aux microgroupes sociaux culturels étudiés de construire un sentiment collectif et une identité sociale relativement autonome et originale.*

Un autre élément, que les hommes et les femmes accueillis au Tribunal de Violence domestique ont en commun, pour des raisons différentes, c'est la honte ou le sentiment de honte.

*La honte est, par nature, un sentiment dont on ne parle pas. Sauf à vouloir s'en dégager en témoignant des violences humiliantes que l'on a pu subir. Par ailleurs, il est très difficile de parler d'un sentiment qui a de multiples facettes et qui tend à envahir l'ensemble de l'existence (GAULEJAC, 2008, p. 23).*

La misère et la faim laissent d'abord des traces corporelles. La souffrance physique est une souffrance immédiate. Par contre, l'humiliation et la haine sont pour longtemps gravées dans le psychisme. Ces blessures sont prêtes à se réveiller (se révéler) à tout moment. Elles restent inscrites en soi, parce que ce sont des souffrances éprouvées dans des situations d'oppression dont on ne peut, sur le moment, se dégager (GAULEJAC, 2008, p. 109).

Ce n'est pas la pauvreté en elle-même qui est humiliante. Mais elle amène l'individu à accepter, de façon à survivre, diverses violences humiliantes.

La honte est sociale, puisqu'elle naît dans et par le regard de l'autre. Le sentiment de honte vient du fait que quelqu'un a su ou a vu quelque chose de mal. Il n'existe que parce qu'il y a un ou plusieurs témoins. Il appartient à l'être, différemment de la culpabilité qui prend ses racines dans le *faire*.

La culpabilité peut s'effacer par la réparation, par la punition, par le pardon de quelque chose qui a été commis. Alors que la honte a besoin d'une transformation totale de l'être. Tous les aspects de l'identité sont bouleversés, c'est-à-dire les croyances, les valeurs, la famille, les relations. Dépasser la honte prend du temps et passe par la parole.

La honte a aussi à voir avec les valeurs essentielles des familles : le travail, la solidarité, la dignité, la fierté due à la responsabilité. Et quand on ne peut pas répondre à de telles qualités ? L'être humain rompt avec le pacte fondamental qui l'unie à sa communauté ; c'est pourquoi il est perturbé par la honte. Il se considère un traître.

Une voix intérieure lui rappelle que celui qui n'a pas respecté le pacte a perdu sa dignité. La culpabilité, la baisse de l'estime de soi, la blessure narcissique provoquées par la honte sont secondaires ; le plus important réside dans le fait d'une prise de conscience de la violence de la pauvreté. Dans ces conditions, se maintenir digne relève d'un effort permanent.

Les hommes accueillis au Tribunal des Violences Domestiques ont honte d'avoir échoué dans leur intimité, dans leur masculinité, dans la pauvreté. Le silence, le secret, l'alcoolisme sont quelques-uns de ingrédients et des réactions qui la révèlent.

La honte donne envie de disparaître, de se cacher sous terre pour échapper au regard de l'autre.

Les chômeurs, les infirmes, les timides se cachent ; ils tentent de n'adresser la parole à personne, de ne pas parler. La personne qui a hon-

te fuit le regard des autres, comme si ces regards avaient le pouvoir de révéler une carence absolue. La réaction première est le silence, le sujet est stupéfait, sans réaction. A l'origine du sentiment de honte se trouve souvent un secret, quelque chose qui doit être effacé de la mémoire pour ne jamais réapparaître.

Le secret est l'élément déterminant de l'intériorisation. En voulant échapper au regard de l'autre, on produit l'effet contraire.

Les femmes ont honte d'avoir été battues par leur compagnon, d'avoir été humiliées, menacées, abusées, de ne pas avoir choisi la *bonne personne*, de ne pas avoir, parfois, écouté, respecté la parole de leur mère... Elles ont honte parce qu'elles croient que, d'une certaine façon, elles méritent ce qui leur est arrivé. A tel point qu'elles cachent les faits et inventent des excuses pour le visage abimé, meurtri (la porte, une chute...) et ainsi, elles protègent leur agresseur.

Il arrive aussi qu'elles se plaignent de quelqu'un qui les soutient : un frère, le père, la mère et défendent leur compagnon contre vents et marées. Cette réaction semble incompréhensible pour ceux qui ne rencontrent pas ce public. Comment peut-elle subir des violences, porter plainte et, dans le même temps, défendre cet homme ? Certaines croient que la jalousie, c'est de l'amour. Ou que la possessivité c'est de l'amour. Alors qu'elle est vampirisée, la femme en situation de violences croit à la passion. Ce n'est qu'avec le temps, avec un suivi psychologique, grâce à la parole, qu'elle prend conscience de cette réalité.

Lorsqu'elles reviennent au Tribunal, après une autre dispute, parfois des brutalités, les femmes disent avoir honte de rencontrer la psychologue ou l'assistante sociale. Honte parce qu'elles ne les ont pas écoutées. Elles ont préféré croire en la parole du compagnon ou croire que tout pouvait redevenir normal ou encore qu'elles pourraient le changer.

*Tu m'avais prévenue, je n'ai pas voulu entendre, je croyais qu'il allait changer, il me le disait, que ça n'allait plus jamais arriver... Et c'est arrivé.*

L'unique solution pour rompre ce cercle infernal, c'est de parler, se raconter, mettre des mots sur cette honte et se réapproprier son histoire. C'est sortir de l'isolement dans lequel le compagnon l'a enfermée pour avoir encore plus d'ascendant sur elle.

Bien que ces histoires se ressemblent toutes, chacune d'entre elles est unique. Chaque individu a une histoire qui lui est propre. Et chaque famille porte son histoire, ses secrets, ses coutumes, qui vont être transmis de génération en génération. Chacun, chacune d'entre nous porte l'histoire de ses ancêtres, qu'elle ait été racontée ou qu'elle soit criblée de secrets. D'ailleurs même les secrets sont transmis, par la communication non verbale.

Chaque individu est dépositaire de tout ou partie de la mémoire familiale, par ce qu'il a vu, entendu, par ce qui lui a été transmis par l'intermédiaire d'objets, photos, témoignages, histoires, anecdotes. La propre identité du sujet se nourrit de cette mémoire, fait en sorte qu'il soit un être unique puisqu'il a sa propre interprétation des faits. La famille coud un tissu commun qui va tisser le lien, valorisé pour certains, négligé par d'autres, mais toujours présent en tant qu'héritage à la base de l'identité.

Cet héritage est actif dans la mesure où il conditionne des orientations, des tendances, des choix qui opèrent parfois de façon inconsciente, parfois de façon consciente (GAULEJAC, 2012).

Le groupe familial et la communauté transmettent par leur comportement plus que des mots. Les enfants reproduisent ce qu'ils voient, les codes, les règles, les attitudes parce qu'ils pensent que c'est normal.

Être un mâle c'est être fort, savoir boire, avoir plusieurs femmes, avoir des enfants — preuve incontestable de virilité — et ramener la paye à la maison. Quand il ne travaille pas, il ne subvient plus aux besoins de la famille, il a beaucoup de temps libre pour traîner dans la rue, dans les bars. L'estime de soi (très basse) baisse encore quand sa compagne veut se séparer. Ces éléments, bien que présents dans de nombreux pays, présentent des caractéristiques diverses en fonction des communautés rencontrées. (Je fais référence à la thèse de maîtrise en anthropologie culturelle de Pedro Francisco Guedes do Nascimento : Être homme ou rien : diversité d'expé-

riences et de stratégies d'actualisation du modèle hégémonique de la masculinité à Camaragibe — Pernanbouc, Brésil, 1999 et à la thèse de doctorat en anthropologie de Rina Cornejo Munoz : Les vendeuses ambulantes et la socialisation de leurs enfants, Universidad Nacional San Antonio Abad del Cuzco, Cuzco (1987)).

L'inégalité entre les femmes et les hommes n'est pas un effet de la nature. Elle a été construite par la symbolisation depuis les temps originaux de l'espèce humaine, à partir de faits biologiques notables.

Cette symbolisation est fondatrice de l'ordre social et des clivages mentaux qui demeurent présents, jusque dans les sociétés occidentales dites développées (HERTIER, 2012, p. 21).

Il s'agit d'une vision archaïque, mais pas inaltérable. Les représentations ne changent pas rapidement. Elles fonctionnent et entrent dans nos pensées sans qu'on les y invite, sans réfléchir. Nous recevons ces idées depuis notre petite enfance et les transmettons de la même façon. Le moteur de la hiérarchie se trouve dans la fécondité des femmes, dans l'appropriation de la fécondité et dans sa répartition entre les hommes. Les femmes sont nécessaires à la survie du groupe. Sans reproductrice, pas de futur. La règle sociale de l'exogamie a amené les hommes à aller chercher des femmes ailleurs, à les kidnapper hors de leur groupe de façon à répondre au besoin basique de la reproduction.

## **CONSIDÉRATIONS FINALES**

Quels que soient l'âge, le milieu social, le niveau culturel, les femmes victimes de violences conjugales semblent toutes conter la même histoire, d'amour et de violence, de passion et de désir au début de la relation ; puis d'humiliation, peur, solitude, séparations, retrouvailles et destruction à la fin de l'histoire.

La violence contre les femmes est une violence spécifique. Au-delà du fait que cette relation soit de domination et de pouvoir, elle est sexuée. Il s'agit de détruire le corps de la femme, médiateur du désir et de la transmission de la vie.

La violence se nourrit du secret et du silence des femmes. Les stratégies sont toujours les mêmes : isoler, éloigner de la famille d'origine, des amis, pour qu'elle n'ait plus personne à qui parler et la maintenir dans la dépendance, sans oublier la peur, voire la terreur dans laquelle elle vit constamment.

La violence apparaît quand il n'y a plus de mots. Elle est un mode de communication qui substitue la parole. La parole fait partie intégrante de l'être humain. Elle donne sens et direction à la vie.

Toutes les formes de violence domestique varient mais relèvent de ce même processus qui nie l'autre et qui naît du refus de la loi fondatrice du genre humain basé sur la distinction. L'auteur de violence transgresse la loi. La violence naît quand un sujet nie l'existence de l'intégrité, de l'altérité.

Les auteurs de violence ont besoin de parler pour reconstruire l'histoire de leur propre vie, comprendre où ils ont échoué et prendre leurs responsabilités pour leurs faits de violence. La responsabilisation et la compréhension vont les amener sur le chemin de la reconstruction et éviter la récidive.

Les femmes en situation de violence ont, elles aussi, besoin de parler, dire, évacuer pour se défaire de ce secret, de cette honte et pour dépasser le trauma et enfin, devenir *quelqu'un* (*Gente*, en portugais ; comme si elle devenait un être humain après avoir subi l'inacceptable et s'être relevée) comme elles le disent elles-mêmes. *Redevenir humain* est important : cela signifie se reconnaître et être reconnue comme sujet de leur propre histoire.

Quand elle parle, la femme victime devient sujet. Elle cesse d'être l'objet, de l'histoire de son compagnon. Cesser d'être victime, c'est aussi renaître.

Bien que chaque situation soit unique, des aspects communs apparaissent chez les hommes auteurs de violence : mauvais traitements à l'enfance et à l'adolescence. La violence dite acquise génère : immaturité émotionnelle (ils confondent amour et possession) ; difficulté à établir une relation de confiance ; absence d'un projet commun ; problème de dépen-

dance à l'alcool et/ou drogues ; jalousie par rapport à tous — amis, famille, travail - ; échec — réel ou pas — de l'identité masculine ; estime de soi ; problèmes financiers...

Le plus grand nombre fait partie des couches sociales défavorisées, non pas parce que les hommes pauvres sont plus violents mais parce que les auteurs de violence des couches moyennes et hautes n'ont pas recours aux services publics pour régler les conflits. Le problème se règle dans un cadre privé et ils deviennent invisibles au niveau des statistiques.

Des points communs apparaissent également dans les histoires des femmes en situation de violence : violences familiales lorsqu'elles étaient enfants et/ou adolescentes ; témoin de violences conjugales contre leur mère ; abus sexuels ; alcool à la maison. Les conséquences sont toujours les mêmes : estime de soi très basse, peurs, honte et naturalisation de la violence (les hommes sont comme ça... Les hommes quand ils boivent sont violents... Mon père battait ma mère...).

Il est urgent de trouver une autre forme de punition pour les hommes auteurs de violence, de façon à ne pas nuire encore plus à l'organisation du quotidien des femmes et des enfants lorsqu'ils dépendent de cet homme. Beaucoup de femmes ont demandé à ce que leur compagnon sorte de prison car les enfants avaient faim... Ce qui est impossible mais montre un autre aspect du problème qui pose la question de la survie des enfants quand c'est le père qui subvient aux besoins de la famille et qu'il n'est pas là. D'ailleurs, il est urgent d'accompagner les enfants, grands absents de ce débat, bien qu'ils soient des victimes et de possibles reproducteurs de violence. Ils apprennent en fonction de modèles et le premier modèle ce sont les parents.

## RÉFÉRENCES

ABATH, Manuela; GALVÃO, Clarissa; PORTELLA, Ana Paula; RATTON, José Luiz de Amorim. Análise configuracional de homicídios: velhas e novas situações contra as mulheres em Recife. *Revista Dilemas*, v. 3, p. 403-439, 2011.

COMISSÃO PARLAMENTAR MISTA DE INQUÊRITO. **Relatório final sobre a situação da violência contra a Mulher no Brasil**. Brasília, jun. de 2013.

CONNELL, Raewyn. Masculinités et mondialisation. In: WELZER-LANG, Daniel (Dir.). **Nouvelles approches des hommes et du masculin**. Toulouse: Presses Universitaires du Mirail, 2000. (Collection Féminin & Masculin).

COSTA LIMA, Daniel; BUCHELE, Fátima; ASSIS CLIMACO, Danilo. Homens, gênero e violência contra a mulher. **Saúde Soc.**, São Paulo, v. 17, nº 2, p. 69-81, 2008.

COUTANCEAU, Roland. **Les blessures de l'intimité**. Paris : Odile Jacob, 2010.

COUTANCEAU, Roland. **Amour et violence**. Paris : Odile Jacob, 2011.

DICTIONNAIRE CRITIQUE DU FEMINISME. Coordination de Helena Hirata. Françoise Laborie, Hélène Le Doaré, Danièle Senotier. Paris: Editions PUF, 2000.

DINIZ, G. R. S.; ANGELIM, F. P. Violência doméstica: por que é tão difícil lidar com ela. **Perfil e Vertentes**, v. 15, nº 1, p. 20-35, 2003.

ECOS, Margareth Arilha; SANDRA, G.; UNBEHAUM, Ridenti; BENEDITO, Medrado (Orgs.). **Homens e masculinidades: outras palavras**. São Paulo: Editora 34, 1998.

FREUD. **Totem et Tabou**. Paris : PUF, 1998.

GAULEJAC, Vincent de. **Les sources de la honte**. Paris : Points/Desclée de Brouwer, 2008.

GAULEJAC, Vincent de. **L'histoire en héritage**. Paris : PBPayot, 2012.

GUIMARÃES, Fabricio. **Mas ela diz que me ama**: impacto da história de uma vítima na vivência de violência conjugal de outras mulheres. Dissertação (Mestrado em Psicologia) — Universidade de Brasília, Brasília, dez. 2009.

HERITIER, Françoise. **Masculin/Féminin I**: la pensée de la différence. Paris : Odile Jacob, 1996.

HERITIER, Françoise. **Massculin/Féminin II**: dissoudre la hiérarchie. Paris : Odile Jacob, 2012.

HIRIGOYEN, Marie France. **Femmes sous emprise, les ressorts de la violence dans le couple**. Paris: OH, 2005.

LEI MARIA DA PENHA. Lei nº 11.340/2006, de 7 de agosto de 2006.

MENEGHEL, Stela Nazareth; MUELLER, Betânia; COLLAZIOL, M. Emer; QUADROS, Maira M. de. Repercussões da Lei Maria da Penha no enfrentamento da violência de gênero. **Temas Livres**, Porto Alegre, p. 691-700, 2011.

MONTSERRAT, Moreno. **Como se ensina a ser menina**. Campinas: Moderna, 1999.

MORAES, Aparecida. “Universal” e “local” nas expressões da violência conjugal. **Revista de Ciências Sociais**, Rio de Janeiro, v. 37, p. 60-78, 2012.

MORAES, Aparecida F.; RIBEIRO, Letícia. As políticas de combate à violência contra a mulher no Brasil e a “responsabilização” dos homens autores de violência. **Sexualidad, salud y sociedad**, Rio de Janeiro, revista latino-americana, p. 37-58, ago. 2012.

OLIVIER, Christiane. **L'Ogre intérieur**. Paris: Fayard, 1998.

POUGY, L. G. Desafios políticos em tempos de Lei Maria da Penha. **Rev. Katal**, Florianópolis, v. 13, n° 1, p. 76-85, 2010.

PREFEITURA DE RECIFE. **Plano de enfrentamento da violência de gênero contra a mulher no Recife 2013-2016**. Decreto nº 27.854, de 31 de março de 2014.

SAFFIOTI, Heleieth. **Gênero, patriarcado, violência**. São Paulo: Fundação Perseu Abramo, 2004.

SCOTT, Joan. Gênero: uma categoria útil de análise histórica. **Educação e realidade**, Porto Alegre, v. 20, n° 2, p. 71-99, jul.-dez. 1995.

SINGLY, François de. **Le soi, le couple et la famille**. Paris: Nathan, 1996. (Coll. Essais et Recherche).

SINGLY, François de. **Libres ensemble, l'individualisme dans la vie commune**. Paris: Nathan, 2000.

SOARES, B. M. **Enfrentamento à violência doméstica**: orientações práticas para profissionais e voluntários(as). Brasília: Secretaria Especial de Políticas para as Mulheres, 2005.

WASELFISZ, Julio Jacobo. **Mapa da violência no Brasil**. Brasília: ONU Mulheres/OMS/SEPM//FLACSO, 2015.

WELZER-LANG, Daniel (dir.). **Nouvelles approches des hommes et du masculin**. Toulouse: Presses Universitaires du Mirail, 2000. (Collection Féminin & Masculin).